**Extrait : Le racisme**. *Simorgh*, *Un couple infernal.* Albin Michel 2003, p. 43-48

2

Désormais un couple infernal va se construire, formé par le raciste, grande gueule, discours haineux, actes en conséquence, du bon côté, puis du mauvais : sa victime, elle, en général désarmée. Couple qui ne verra ses liens que se resserrer si, dans l’éventualité d’un renversement des rôles toujours espéré, la chance tournait en faveur de celle-ci, la plus faible, et lui offrait l’occasion de rendre coup pour coup. Mais c’est la loi du talion qui, alors, aurait le dernier mot. À tomber dans ce piège, en serait-on plus avancé ? Sûrement pas. Nous asservissant à une endémie de la persécution, le recours à la loi du talion nous déshumanise autant qu’elle nous déshonore. Et donc quoi ! Laisser courir ?

En France tout propos ou acte raciste avéré est un délit réprimé par voie légale, la seule digne de l’homme. La loi qui en juge et prévoit des sanctions peut se révéler imparfaite. Elle doit néanmoins prendre le pas sur le règlement de comptes, la vendetta : en un mot, sur la loi du talion porteuse de sauvagerie et de chaos.

Certes les choses ne sont pas aussi simples. Il faut garder présent à l’esprit que jamais sanction d’un forfait n’a supprimé le forfait, ni empêché la récidive, ni même modéré sa prolifération. Avec le racisme, on doit s'attendre à tout. Qu'il aille, interdit de cité, en s'intériorisant par exemple et prenne — pour emprunter aux psychanalystes leur vocabulaire — des formes d'autant plus subtiles que sublimées, rende la gent raciste intelligente, ce qui serait un comble. Mais ne sommes-nous pas là pour faire par notre vigilance en sorte que, dans ses démarches, le racisme ne devienne un art et... pour profiter, les premiers, de la leçon ? Que ne suis-je mon mulet, issu d'un âne et d'une jument : je serais sûr de ne jamais tomber sous le coup d'une pareille loi.

Aimable ou virulent, cela étant dit, le racisme n'en demeure pas moins la tare qu'il est et dont il serait grotesque d'ignorer la force d'implantation, et d'imbrication avec nos fibres les plus secrètes, comme de sous-estimer les ravages qu'il occasionne en sous-main. Ou de méconnaître le rapport haine-amour-haine dans lequel s'enferment par ailleurs bourreau et victime, et ce, en dépit — ou du fait ? — que l'un dispose de toutes les armes, l'autre d'aucune. Couple monstrueux ? Assurément. Et qui fascine non moins qu’il défie l'analyse. Belle pièce dans le musée des horreurs que la nature tient gratuitement ouvert pour notre édification.

Ainsi que pour tout couple, les parties prenantes dans l'affrontement se doivent d'être en présence, en contact physique, s'agirait-il d'individus ou de peuples, cependant même que le croisé raciste et l'impie, chacun de son côté, voient l'objet de leur détestation comme emblème totémique du groupe. La paranoïa raciste, de nature globalisante, ne discerne pas la personne isolée, ne pratique pas la discrimination individuelle. Sa devise ? Tuez-les tous et le Diable reconnaîtra les siens ! Inutile de dire que l'agressé en a autant au service de l'agresseur.

(Une remarque au passage. L'étiquette de « race », au sens infamant de *sale race*, n'est accolée qu'à ceux que le raciste abhorre, qu'il juge de son devoir d'éliminer, et jamais aux siens.)

Dans son intolérance, son rejet du métèque et, tout en sécrétant conjointement totalitarisme et ségrégation, le même professe le fétichisme de l'appartenance. Appartenance que *l'autre*, à être simplement là, met en péril, est susceptible de souiller, et qu'il faut donc coûte que coûte éliminer. La pureté de la race est le premier article de foi chez son zélateur. Mais une configuration où, néanmoins, la présence de *l'autre* est nécessaire comme repoussoir : faute de quoi pas de travail de survalorisation possible. Car il n'est rien qui ne fonde et ne justifie une supériorité, serait-elle jugée native, comme le devoir être là de la contre-image, preuve on ne peut plus probante.

Morbide dans son comportement, le reître raciste semble aspirer, au-delà de la pureté ethnique, à plus encore, à une chose hors d'atteinte, et dont il n'aurait de repos qu'il ne l'ait atteinte. Serait-il à sa façon un mystique ? Aurait-il, se serait-il forgé une image de soi au-devant de laquelle il courrait quand il lui faudrait passer sur le corps de la moitié de l'humanité, et exterminer l'autre moitié pour éviter qu'elle soit profanée ?

Aussi faut-il bien comprendre que, considérés de son point de vue, ses raids ne sont que mesures préventives de sauvegarde. Que, participant d'une essence supérieure, il n'attaque, et comment oserait-on le lui reprocher, que pour garder, immaculée, cette essence, et se défendre, aristocrate invariablement à la veille d'une révolution, près d'être dépouillé de ses privilèges, près de se voir dénier son sang bleu et tout ensemble ses pouvoirs tenus du Ciel.

Eu égard à la jalousie, à la colossale obsession qu'ils mettent à veiller sur leur aristocratie bidon, à sans cesse tâcher d'en fonder, refonder, la légitimité, il serait tentant de souhaiter aux semeurs de haine raciale d'en être aussi convaincus qu'ils le paraissent.

Tout cela nous a fait perdre de vue un élément d'importance, jamais absent des nobles préoccupations du croisé de l'intégrité ethnique, mais toujours de ses discours : l'intérêt. L'intérêt bassement matériel qui sous-tend, exacerbe jusqu'à la névrose ses indignations, ses animosités, ses rodomontades. Si peu que possèdent ceux qui sont ravalés au rang d'inférieurs, serait-ce ce bien impartageable qu'est l'intelligence, ou le talent, ou quelque don naturel que ce soit, qui ne leur soit envié. Le raciste, ordinaire ou non, en retire le sentiment, toujours à fleur de peau, d'une frustration personnelle, d'un préjudice commis à ses dépens. Aussi n'a-t-il de cesse qu'il ne vous le fasse payer. Et il n'est guère loin, comme dans toutes ses démarches, d’en venir à des extrémités — ou de plonger dans la dépression. Surtout quand il sait une fortune carrée détenue par un métèque. Pour lors, sa fureur militante de défenseur de la précellence héréditaire ne connaît plus de bornes.

Curieusement là contre, sa bête noire, elle, toujours à ajouter foi en les valeurs consacrées, ne s'attend que rarement au pire, l'instinct du danger en défaut, elle se couvre rarement à temps des risques que lui fait courir sa position. Risques rien moins qu'imaginaires pourtant ; en périodes de crise, ses couvertures se révèlent le plus souvent nulles.

Un processus qui connaît son couronnement dans la spoliation, dans une mainmise pure et simple sur les biens des individus, ou des pays, en situation d'infériorité. Quel que soit le fard idéologique dont elles se décorent, les guerres n'ont pas d'autre mobile. Celles en particulier qui se doublent de l'annexion d'un, voire de plusieurs pays, lors de conquêtes coloniales. Lesquelles, asservissant une nation, assurent la souveraineté sur ses ressources à grand renfort de répressions, de discours humanitaires alliés à une institutionnalisation de l'apartheid. Tout cela mêlé, où le racisme occupe une place de choix.

Mais on aurait tort de ne voir le conquistador cupide autant que raciste qu'en soudard obtus et brutal prêt à voler sa poupée cassée à la fillette qu'il envoie au four crématoire. Plus nombreux sont ceux qui sévissent sous les dehors les plus policés ; eux, guère obtus, pillent encore de nos jours des continents entiers sous le couvert et avec la bénédiction d'instances internationales, ils ruinent encore des civilisations, ils éradiquent des peuples ou, à tout le moins, les condamnent à des retards irrattrapables dans leur marche vers le progrès à tous niveaux. Et cette mise à sac systématique de la planète est organisée sous nos regards impuissants, indifférents, complices, et pourtant elle va jusqu'à compromettre l'avenir, la survie de l'homme tout court sur cette terre.

Ceux-là finiraient aussi bien par voler sa poupée cassée à la fillette qu'ils seraient prêts à piler de leurs bombes à l'uranium.

Et quels scrupules les empêcheraient de s'installer ensuite, l'âme en paix devant leur Steinway ou leur Bösendorfer et, dans une montée au ciel, libérer les notes de l'*ut* dièse de l'opus27, mais sans se douter alors, qu'en alter ego un monstre est assis sur leurs genoux, entre eux et le piano, et qu'il ne leur en dirige pas moins les doigts sur le clavier, et Dieu sait à quoi ils pensent ensemble, dans le même temps ? Ou d'aller aux Offices se perdre de vue dans le regard qu'ils poseraient sur la Vénus émergeant des flots, et n'en portant pas moins leur monstre familier à califourchon sur le dos, qui lui aussi n'en contemple pas moins la même Vénus par-dessus leur épaule, et sait-on ce que l'alter ego se figure pendant ce temps-là ? De caresser peut-être les cheveux, les joues de cette fillette à qui le soudard vole sa poupée cassée, etc., parce qu'elle est adorable, et le monstre n'en passe pas moins la main aussi sur les cheveux, les joues de l'adorable enfant ? Ou de se trouver assis à méditer dans leur fauteuil, la tête appuyée au dossier, et le monstre n'en est pas moins là, dans la même attitude, la tête appuyée sur la poitrine de son alter ego, et sait-on à quoi chacun d'eux pense ?